

La vasque et la source

« Si tu es sage, montre-toi vasque et non pas canal . Un canal reçoit l'eau et la répand presque tout de suite. Une vasque, en revanche, attend d'être remplie et communique ainsi sa surabondance sans se faire de tort .

Apprends, toi aussi, à ne te répandre que lorsque tu es rempli : ne prétends pas être plus généreux que Dieu . Que la vasque imite la source : celle-ci ne s'écoule pas en un ruisseau, ni ne s'étale en un lac, avant d'être elle-même saturée. Il n'y a aucune honte pour la vasque à ne pas être plus prodigue que la source.

Toi aussi fais de même. Laisse-toi d'abord remplir, aie soin ensuite de te répandre. »

Il y a dans la parole de Bernard de Clairvaux une sagesse lente, souterraine, qu'on ne perçoit vraiment qu'après avoir trop donné. Il faut avoir été canal, utile, disponible, traversé, pour commencer à comprendre ce que signifie être vasque. Il faut avoir laissé le monde s'écouler par les interstices, siphonner jusqu'au dernier mot, pour sentir qu'il existe une autre façon de donner : une façon qui ne s'épuise pas, parce qu'elle ne donne jamais depuis le manque.

« Sois vasque, non canal », écrit Bernard. C'est-à-dire : laisse-toi d'abord remplir. Ne prétends pas distribuer ce que tu n'as pas accueilli. Ne va pas plus vite que la source. Ne sois pas plus prodigue que Dieu.

La vasque ne refuse pas de donner. Elle ne se replie pas. Elle ne garde pas par avarice. Mais elle donne autrement. Elle attend. Elle recueille. Elle se laisse emplir patiemment par la source, sans la précipiter, sans vouloir la forcer à se livrer. Et lorsqu'elle est pleine, lorsqu'elle déborde, le don se fait sans effort, sans arrachement, sans blessure.

Le mystère du véritable débord ne se laisse ni forcer ni feindre. Il ne se provoque pas par volonté, ni ne s'invite dans l'urgence : il surgit à son heure, comme conséquence lente d'une maturation silencieuse. Il vient lorsque le silence a duré assez longtemps, lorsque la coupe a été tenue ouverte, humblement, sans empressement ni impatience. Il naît de cette disponibilité rare, intérieure, presque secrète, que rien ne presse et que rien n'agite. Ce n'est pas un événement éclatant, mais une transfiguration douce : le trop-plein devient possible parce que quelque chose, longtemps, s'est laissé creuser.

Car tout débord suppose un vide initial. La vasque ne donne que parce qu'elle a d'abord consenti à être vide, qu'elle a accepté cette vacance sans la meubler de bruit, sans vouloir la remplir trop tôt. Le don véritable, celui qui vient du fond, ne peut surgir que là où un espace s'est formé, là où l'on n'a pas tenté de tout contenir, de tout contrôler. Ce n'est pas un geste programmé, encore moins une stratégie. Il ne découle pas d'une intention, mais d'un trop-plein lentement formé, longuement accueilli, mûri dans le silence. Il est ce moment subtil où l'intériorité cesse de vouloir recevoir pour simplement laisser passer.

Ce don-là ne cherche pas de destinataire, ne vise aucun retour. Il ne s'adresse pas à quelqu'un, il s'épanche de lui-

même, parce qu'il ne peut plus rester contenu. Il n'est pas l'expression d'un manque, mais la manifestation d'une surabondance. Il ne se mesure pas à ce qu'il comble, mais à ce qu'il traverse. Et ce n'est pas le sujet qui donne : c'est la source qui déborde à travers lui. Ce n'est plus un choix, mais un passage. Le cœur humain, dans ces instants-là, devient vasque vivante, espace de survenue, seuil d'un épanchement plus vaste que lui-même.

Nombre de gestes que l'on croit offrandes ne sont pourtant que des traductions du vide. On donne trop souvent pour être aimé, vu, reconnu. On donne pour ne pas disparaître, pour trouver sa place dans une économie de l'échange. Mais le geste ainsi formulé n'est pas don, c'est compensation. Et ce qui cherche compensation appelle forcément un retour. Ce qui appelle un retour n'est jamais une offrande libre, mais une tentative de se justifier. Le don, dans son essence la plus pure, ne demande rien. Il se déploie. Il ne revendique aucune reconnaissance, aucun bénéfice. Il n'attache pas. Il ne trace aucun lien de dépendance. Il n'alourdit ni celui qui le donne, ni celui qui le reçoit.

La vasque ne donne pas aussitôt. Elle retient. Elle recueille. Elle attend que la source l'emplisse. Elle épouse la lenteur. Elle sait que toute offrande précipitée risque de blesser. Elle sait que se précipiter à donner, c'est parfois vouloir se prouver quelque chose, ou se racheter, ou s'effacer pour mériter d'exister. Mais le don vrai ne connaît ni l'effacement ni le mérite : il émane d'une plénitude tranquille, et c'est précisément pour cela qu'il est pur.

Le canal, lui, donne sans attendre. Il transmet sans retenue. Il se fait passage immédiat, efficace, mais il s'ignore, il s'oublie. Il s'épuise à ne jamais se rencontrer. La vasque, elle, se connaît. Elle a accepté d'être lente. Elle a traversé la nuit sans se hâter. Elle s'est laissée former par la patience, par le retrait, par cette obscure gestation qui fait naître, un jour, le feu clair d'une offrande sans condition.

La vie intérieure aspire à ce débord. Mais elle se méfie des accumulations vaines. Elle ne cherche pas à posséder des ressources spirituelles, à emmagasiner des intensités. Elle cherche à devenir passage. Être plein n'est pas le but. Ce qui compte, c'est d'être emplissable, d'être disponible, d'avoir consenti à se faire lieu d'accueil, creux habité.

La source, quant à elle, ne se donne qu'à celui qui s'est tenu vide, longuement, humblement. Elle ne se verse pas dans l'agitation, ni dans le bavardage, ni dans l'impatience. Elle cherche un espace pour se dire. Et ce lieu, c'est la vasque. Une vasque lentement creusée par l'absence.

Alors, seulement, le débord devient possible. Et ce qui déborde ne blesse pas. Cela nourrit.

